

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. II

NOVEMBRE 1891

No. 11

A LA CURÉE

PATRIOTISME BUDGÉTIVORE

Il y a des esprits chagrins qui prétendent que le patriotisme s'en va ; qu'il n'est plus de mode ; qu'il a disparu avec la dernière colotte à pont-lévis.

Pour un rien ils s'écrieraient : "Rendez-nous l'ample *bavaloise* et la virile énergie de nos devanciers !"

Il est certain que la mode a changé, non seulement en ce qui concerne l'habit mais encore et surtout en ce qui concerne la manière de le porter.

L'habitant coiffé de la tuque traditionnelle marchait fièrement au feu à St-Denis, S-Charles, St-Eustache et autres endroits, où il allait gaiement offrir le sacrifice de sa vie à ses compatriotes opprimés. Nos élégants porteurs de tuyaux de poils, passant d'une antichambre encombrée dans l'autre redoutable d'un dispensateur de picotin gouvernemental, sont loin d'avoir l'allure crâne de ce soldat citoyen.

Lorsque l'*à-qual-pattisme*, si éloquemment préconisé par un vaillant colonel en rupture de camp, sera absolument passé dans nos mœurs ; lorsque le susdit colonel, devenu ministre en récompense de ses exploits, promènera son regard d'aigle sur ses concitoyens complètement quadrupédisés, grâce à ses leçons, nous assisterons à un nouveau changement de costume.

Cette évolution phénoménale provoquera une perturbation économique, funeste pour les gantiers, favorable aux fabricants de chaussures qui verront leur clientèle se doubler. Ce tragique affaissement d'un peuple entier aura ceci de commun avec cette autre calamité que l'on nomme la protection, qu'il ruinera une industrie pour en favoriser une autre.

Qui sait si le tarif protecteur n'a pas été inventé en prévision de cette métamorphose, et pour nous accoutumer graduellement aux brusques fluctuations de la prospérité industrielle ?

Quoi qu'il en soit, on a bien tort de croire que le patriotisme n'existe plus. Il est partout, il foisonne, il pullule, il suinte à travers les murs des édifices publics, la maçonnerie des écluses et les parois des bassins de radoub ; il siffle avec les locomotives des voies ferrées, gémit avec les presses des grands ateliers typographiques, roupille avec les ronds de cuir du département de l'Intérieur, envahit les Postes, grimpe sur les tréteaux, monte en chaire au besoin, et ne dédaigne pas de se commettre avec les entrepreneurs de succès électoraux.

Seulement, il s'est transformé, il s'est humanisé : il est devenu positif, pratique, calme, rangé, gouteux, fin de siècle et bon enfant.

Autrefois *patriotisme* voulait dire abnégation, dévouement, héroïsme, désintéressement, sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt de tous. Comme le médecin de Molière, nous avons changé tout cela.

L'individualisme a remplacé l'esprit public. On n'agit plus, on péroré ; on ne raisonne plus, on divague ; on n'argumente plus, on décrète ; on ne convainc plus, on achète ; on ne persuade plus, on intimide ; on ne moralise plus, on terrorise ; on ne se sacrifie plus, on se vend ; on ne songe plus à remplir modestement ses devoirs de citoyen, on songe à s'approprier effrontément les dépouilles d'autrui.

Quand je dis "on," entendons-nous bien. Ce pronom indéfini ne s'applique ni à vous, honnête lecteur, ni à moi, ni à aucun de ceux qui préfèrent encore le vrai patriotisme au patriotage de camelote qu'on nous sert à tout propos.

Ceux que le bonnet coiffe pourront à loisir prétendre que j'accuse toute la nation de partager leurs travers. Je les avertis d'avance que je n'ai jamais eu l'intention de les mettre en aussi bonne compagnie.

Je me sers pour les distinguer d'un pronom aussi indéfini que leur politique, et ce n'est pas ma faute si la grammaire française ne me fournit pas un terme assez bas pour désigner collectivement la plus méprisante engeance que la démoralisation politique ait jamais pu produire.

Le peuple, qui, à mon avis, se désintéresse trop de la politique, partage jusqu'à un certain point la responsabilité des abus dont il est le premier à souffrir. Trompé constamment par des hommes qui ont pour mission de l'éclairer, il se laisse aveugler par l'esprit de parti au point d'admirer de bonne foi ceux qui l'exploitent.

S'il lui arrive de deviner une partie de la vérité, il pleure ses illusions disparues, puis se renferme dans une oisive indifférence au lieu de réagir contre le mal. S'il sermonait alors le dégoût assez naturel qu'il éprouve, s'il opposait un front ferme aux meneurs salariés qui comptent sur son inertie pour l'asservir, il les mettrait dans l'impossibilité de commettre en son nom une foule d'iniquités qu'il désapprouve au fond, mais qu'il tolère parce que l'on s'est bien gardé de lui faire comprendre toute l'étendue des responsabilités et des devoirs inhérents à sa qualité de citoyen.

L'ignorance de la loi n'est pas une excuse, dit un axiome de droit. En politique l'ignorance de ses pouvoirs et devoirs expose le citoyen aux conséquences les plus fâcheuses.

Ce n'est pas lui qui est le plus grand coupable, mais c'est lui qui est le plus sévèrement puni ; et ce qu'il y a de regrettable, c'est que son châtement est partagé par l'homme honnête et éclairé, qui n'a rien négligé pour enrayer le mal, tandis que les exploités se gorgent et arrondissent leur fortune mal acquise.

En d'autres termes, le contribuable appauvri avec ou sans son consentement est de plus en plus méprisé, et le politicien malhonnête se voit de plus en plus adulé en haut lieu, et d'autant plus entouré de respect que le produit de ses rapines a été plus considérable.

Et cependant, nous nous mourons de patriotisme. Demandez plutôt à nos orateurs si bruyants et si nombreux, hélas ! surtout le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Il nous reste même un certain nombre de retardataires qu'anime encore l'ancien patriotisme de bon aloi, nobles exceptions qui prouvent la règle générale. On en trouve jusque dans la politique active, et je me contenterai de citer l'honorable Wilfrid Laurier, dont les adversaires politiques reconnaissent non-seulement les talents hors ligne, mais encore la parfaite intégrité, ce qui est très rare de nos jours.

Il est vrai que ces mêmes adversaires, qui jadis disaient pis que pendre de M. Joly, vantent aujourd'hui l'honnêteté de ce vieux vétéran de notre politique provinciale. Si M. Laurier devenait chef du gouvernement, il est probable qu'il n'échapperait pas à la calomnie, mais sa conduite irréprochable opposerait un démenti formel à ses détracteurs. C'est peut-être pour cette raison qu'il a tant de difficulté à arriver.

Ce sont les coulissiers politiques qui obstruent les avenues du pouvoir, et ces intrus n'aiment pas les ministres trop scrupuleux.

Qu'on nous donne un gouvernement honnête et il n'y aura plus de McGreevysisme possible. Par conséquent, pas de gouvernement, me répondra-t-on, car on en est rendu là. Autrefois, on avait au moins la décence de se cacher pour piller le trésor. Aujourd'hui cela se fait au grand jour.

Vous entendez des partisans outrés, très susceptibles de se voiler la face à la moindre peccadille de leurs adversaires, dire à tout venant que la corruption est absolument nécessaire au fonctionnement de notre machine constitutionnelle.

S'il en était ainsi la machine ne vaudrait pas la dixième partie de la peine que l'on se donne pour l'entretenir. Mais il n'en est rien. Ce n'est pas la machine qui est mauvaise, ce sont les mécaniciens qui sont incompétents.

Administrez les affaires gouvernementales comme un particulier administre ses propres affaires, et tout ira bien.

Mais alors un ministère ayant démerité ne pourrait plus corrompre ceux qui sont chargés de le juger, et l'on ne veut pas se soumettre à un jugement impartial.

On a recours à une foule de moyens, tous plus malhonnêtes les uns que les autres, pour détourner les fonds publics de leur emploi légitime.

On a d'abord mis timidement un pied dans la fange corruptrice : c'est fini, il faut aller jusqu'au fond ; plus on se débat plus on s'enfonce dans le borbier.

Combien de gens, qui seraient restés parfaitement honnêtes dans la vie privée, semblent avoir perdu tout sens moral depuis qu'ils se sont lancés dans le tourbillon politique ? Le système adopté par eux ou par leurs devanciers était mauvais. Ils n'ont pas eu le courage de réagir. Ils se sont corrompus eux-mêmes et ont corrompu leurs compatriotes de plus en plus. Leur jugement s'est faussé, leur patriotisme s'est émoussé. Ils ont constaté que l'argent justifiait tout aux yeux des adulateurs du pouvoir, et ils se sont mis à l'œuvre pour accumuler le plus de richesse possible.

Pouvoir, argent, autorité, tout cela se confond dans l'esprit des badauds. Si vous n'avez pas d'argent, se disent-ils, de quel droit vous mêlez-vous de critiquer les gros messieurs qui vous volent ou qui vous empêchent de gagner votre vie ? Si vous en avez, de quel droit ose-t-on vous manquer de respect ?

Nos politiciens savent s'y prendre. Ils commencent d'abord par mettre de côté toute espèce de délicatesse, afin de se procurer le vil métal qui seul peut leur valoir le respect de la classe dirigeante. Une fois qu'ils ont le gousset suffisamment lesté, rien ne les empêche de continuer à piller, et celui qui ose leur manquer de respect passe pour un mauvais patriote.

Et voilà comment des hommes, auxquels ils ne faut pas toucher parce que leurs courtisans les ont classés parmi nos gloires nationales, en sont arrivés graduellement à substituer au culte de la patrie le culte de l'argent. Voilà pourquoi, en fait de patriotisme, nous n'avons plus que le patriotisme budgétivore.

Les exemples de cette perversion du sens moral sont malheureusement trop nombreux. Dès 1837 et 1838 le faux patriotisme, appuyé par les baïonnettes anglaises, osait déjà lever la tête.

C'était, à les en croire, l'amour de leur pays qui portait les infâmes bureaucrates à prêter main forte aux tyrans, à dresser de leur mains fratricides le sanglant échafaud des martyrs de la liberté.

C'est par patriotisme que des Canadiens-Français ont

battu des mains chaque fois qu'il a plu à la lâcheté ministérielle de livrer les Métis en pâture à l'ogre orangiste.

Tandis que tout le monde civilisé protestait contre le meurtre de Régina, on entendait les faux patriotes crier aux Canadiens-Français : " Prenez garde ! Ne faites pas appel au sentiment national, ça pourrait choquer les Anglais ! Vous êtes le peuple le plus libre du monde. Vous pouvez en toute liberté travailler à l'abaissement de votre race, mais il vous est interdit de bâmer nos illustres chefs, même lorsqu'ils massacrent vos frères pour le simple plaisir de s'entretenir la main."

De crainte qu'il se produisît un réveil propre à ramener, par des moyens paisibles, tout-à-fait constitutionnels, les massacreurs et les pillards au sentiment de leur responsabilité, tout l'effectif de la grande armée des timorés s'arma contre nous. Le patriotisme nouveau modèle nous sacrifiait sans sourciller, et c'est grâce à lui si nos ennemis sont aujourd'hui si fermement convaincus qu'ils peuvent tant qu'ils le voudront nous maltraiter impunément, que notre fierté nationale est un vain mot.

Ceux qui nous ont trahis alors pour plaire aux fanatiques commencent à expier leur trahison. Ce sont ceux-là mêmes dont ils ont voulu rechercher les faveurs qui se chargent de venger Riel, et c'est bien fait.

Ils ont humilié notre orgueil de race en choisissant toujours parmi les nôtres les victimes sanglantes qu'ils offraient au Moloch orangiste ; et voici que le monstre, trop écœuré pour les dévorer eux-mêmes, va dévorer leurs appointements.

Attendons-nous à une recrudescence de patriotisme budgétivore. C'est toujours en pareil cas que ces partisans de la fusion des races sentent le besoin de se rappeler qu'ils sont Canadiens-Français.

Lorsqu'ils ont besoin de nous ils sont toujours des nôtres, mais ils nous lâchent chaque fois que nous avons besoin d'eux.

Quand nous avons le droit pour nous, lorsqu'il s'agissait d'empêcher une injustice, contre laquelle nous aurions protesté lors même que la victime eût été tout-à-fait étrangère à notre nationalité ils nous ont dit qu'il fallait laisser faire, de crainte de froisser les susceptibilités de ceux qui avaient tort.

Maintenant qu'ils ont tort eux mêmes, et qu'ils sont en train de recevoir la juste récompense de leur trahison de la main des maîtres pour lesquels ils nous ont trahis, ils voudraient nous faire croire que le patriotisme nous fait un devoir d'épouser leur mauvaise cause.

Le sentiment national n'est plus un crime du moment qu'ils croient pouvoir en tirer quelque parti.

Ils ne craignent plus de froisser les gens qui leur ont mis le pied au bon endroit, mais il est trop tard.

Ils ne doivent plus compter sur notre appui.

Ceux qui ont approuvé leur trahison n'éprouvent plus en fait de patriotisme autre chose que le patriotisme budgétivore.

Les autres réservent leurs sympathies nationales pour les hommes qui nous sont restés fidèles. Ils emploient tout leur patriotisme à combattre les traîtres et les ennemis de la patrie.

LE CLERGE ET L'EMIGRATION

Au mois de mai dernier nous disions dans le CANADA-REVUE, sous ce même titre :

" Un nouveau rôle et une nouvelle mission s'imposent aujourd'hui au zèle et au patriotisme de notre clergé. C'est de combattre et d'essayer d'arrêter ce courant d'émigration qui, sans cesse grandissant, emporte nos populations vers les Etats-Unis.

" Mêlé avec nos populations agricoles, vivant de leur vie, connaissant leurs besoins, pouvant facilement discerner leurs défauts et leurs qualités, le curé est mieux que personne en position de porter remède à ce mal terrible, dont la persistance, et surtout l'augmentation, effraye tout le monde."

Nous ajoutions : " L'heure est solennelle, la situation est presque aussi critique qu'au moment de la cession et qu'à l'époque où les colonies anglaises, revendiquant leur indépendance, voulaient entraîner avec elles les Canadiens-Français.

" A ces deux époques si périlleuses, le clergé — on ne cesse de le répéter et de lui en témoigner de la reconnaissance — sauva notre nationalité.

" Qu'il en fasse autant aujourd'hui ; l'heure presse.

" Notre race s'en va, emportée par cette émigration, dont les causes principales sont la politique protectionniste d'Ottawa et l'ignorance de nos classes agricoles.

" Que nos prêtres regardent la situation actuelle avec le même sang-froid et le même courage que déploieront leurs devanciers ; qu'ils s'adonnent avec tout leur zèle à cette nouvelle tâche ; qu'ils dépensent toutes leurs forces et toute leur influence à arrêter cette fatale émigration, et de nouveau ils mériteront la reconnaissance de tous, car ils auront rendu à notre pays un service inappréciable, en lui conservant ses forces vives."

Nous faisons voir aussi combien les exhortations et les conseils pratiques des curés pouvaient avoir d'heureux résultats pour faire cesser l'ignorance et la routine qui perdent nos agriculteurs.

" Dans ses courses à travers sa paroisse, le curé, tout en remplissant les devoirs de son ministère, fera comprendre au cultivateur la nécessité pour lui de s'instruire, d'apprendre les nouveaux procédés de culture, et de renoncer à tout jamais à ces habitudes routinières, qui ne peuvent donner de bons résultats sur une terre épuisée par deux cents ans de production. Il devra aussi par des remarques, des exemples, par des conseils, indiquer au cultivateur les changements à apporter à sa façon de cultiver, afin que la production de sa terre soit augmentée, et donne assez pour le faire bien vivre, lui et sa famille.

" Ce résultat obtenu, le Canadien ne pensera plus à émigrer, car il se résoudra seulement à cette triste extrémité quand il croit que la terre ne peut suffire à son existence."

Nous allions au devant de l'objection qui repose sur l'ignorance du clergé par rapport à l'agriculture.

Il faut, disions-nous, que " nos prêtres soient des agriculteurs assez habiles pour pouvoir donner à leurs paroisses

“ siens les conseils pratiques et les enseignements dont ils ont tant besoin.

“ Il est certes facile qu'il en soit ainsi, et que nos prêtres aient en agriculture des connaissances assez étendues. Il suffit pour cela que dans chaque séminaire, la science agricole ait sa large place dans l'instruction qu'on y donne. La plupart des séminaristes viennent de la campagne, et ont déjà une teinture des choses de l'agriculture, il sera donc aisé de les perfectionner dans cette science. Leur existence doit se passer au milieu d'une population de cultivateurs, ils en sont les pasteurs, c'est-à-dire les guides, quoi donc de plus naturel, quoi donc de plus utile, quoi donc même de plus indispensable que de connaître assez complètement pour pouvoir l'enseigner la science qui fait vivre leurs paroissiens? Ils pourront ainsi employer avec plus de profit, pour eux et leurs ouailles, ces longues journées dont si souvent ils ne trouvent pas l'emploi; cela leur donnera l'occasion de faire plus de bien qu'ils n'en ont encore fait; cela leur permettra d'accomplir une œuvre vraiment patriotique.”

Sur cette question capitale, comme sur bien d'autres: les exemptions de taxe, la réforme de l'enseignement, la déchéance du peuple, etc., le CANADA-REVUE s'honore d'avoir été le premier à élever la voix et de les avoir traitées avec la plus grande bonne foi et la plus entière indépendance, ayant uniquement en vue le bien et les progrès de notre chère province.

Mais hélas! notre voix n'avait pas eu d'écho. Soit que notre revue, encore jeune, n'éveillât pas l'attention de nos confrères, soit que les idées que nous avons émises sortissent par trop du train-train routinier, nulle attention n'avait été donnée à notre thèse, et la noble et patriotique mission à laquelle nous demandions à nos prêtres de se dévouer n'avait nullement paru exciter leur zèle et leur patriotisme.

Mais voici qu'aujourd'hui un secours puissant nous arrive; un prêtre zélé, animé d'un grand dévouement pour ses compatriotes, M. l'abbé Beaudry, traite cette question de main de maître, et la traite au même point de vue que nous et avec des arguments identiques. Ce nous est un grand honneur de voir l'intente parfaite qui existe entre nous et ce vénérable ecclésiastique; et, bien plus important encore, ce nous donne l'assurance que cette question va faire un pas immense, et qu'il en sera de même des autres dont nous avons parlé.

Dans le *Colonisateur Canadien*, M. l'abbé Beaudry reconnaît, comme nous, que la plus grande cause de l'émigration aux Etats-Unis vient de notre agriculture routinière et pas suffisamment rémunératrice. “ Le mal existe; il est immense. Quel sera le médecin?”

Seul, à ses yeux, le prêtre par sa légitime influence pourra faire admettre aux cultivateurs la nécessité de substituer aux vieux procédés de culture les procédés nouveaux. Il ajoute:

“ Que de bien ne pourrait pas faire le curé auprès de la jeunesse de sa paroisse, répandant le goût et les saines notions d'agriculture. Par la formation des cercles agricoles il pourra atteindre l'élément ancien, hélas! trop souvent embourbé dans la routine.”

“ Etranger aux intrigues de la politique, intéressé avant tout au bien être moral et physique de ses paroissiens, le curé est celui dont les conseils et les suggestions seront le mieux reçus.”

Comme nous aussi, M. l'abbé Beaudry va au-devant de l'objection tirée de l'ignorance agricole du clergé.

“ La grande objection que nous ont faite quelques ecclésiastiques: ‘ Mais je ne sais rien en agriculture.’

“ Est-ce donc si difficile de se renseigner, de lire quelque bon manuel d'agriculture? Un homme habitué à l'étude, à l'observation, et qui veut s'en donner la peine, aura acquis en peu de temps beaucoup de notions sur cette matière si importante. Est-il donc si difficile et si pénible de souscrire au *Journal d'Agriculture*, au *Country Gentleman*, à l'*American Agriculturist* ou à d'autres revues agricoles? Avec les connaissances de l'anglais puisées dans nos collèges, il y a bien peu de curés, avec un bon dictionnaire, qui ne soient en peu de semaines en état de lire le *Country Gentleman* et l'*American Agriculturist* avec plaisir et profit. Alors, au lieu de parler pluie et beau temps à leurs paroissiens dans leurs rencontres, ils leur feraient part de leurs lectures, les intéresseraient par leurs questions, et démontreraient à ces braves cultivateurs que l'agriculture offre un champ immense à leur étude. Ils se convaincraient bientôt que l'agriculture offre bien plus de jouissances intellectuelles qu'ils ne l'auraient jamais soupçonné.”

En résumé, le clergé doit à son passé, à notre patrie frappée dans sa partie vitale, — son agriculture, — de se dévouer, une fois de plus, pour le bien de notre peuple, en se mettant à la tête de la réforme agricole pour guérir la plaie de l'émigration.

Nous ne saurions trop redire combien nous sommes heureux de nous trouver en parfaite communion d'idées avec un membre si distingué de notre clergé. Le CANADA-REVUE avait semé la vérité; il était bien certain que cette semence germerait et porterait ses fruits, mais il n'espérait pas obtenir si tôt un concours aussi complet et aussi puissant.

La question que nous avons mise devant le public nous paraît maintenant avoir cause gagnée; et nous pensons que, dans un avenir très prochain, tous les curés mettront parmi leurs occupations les plus importantes l'enseignement agricole à donner à leurs paroissiens.

Mais pour qu'ils puissent faire le bien qu'on attend d'eux, pour qu'ils soient capables de donner un enseignement agricole suffisamment pratique à leurs ouailles, il faut qu'ils aient eux-mêmes reçu une instruction pratique et technique des choses agricoles. Cette instruction ils ne pourront l'acquérir que pendant leur temps de séminaire, car de nos jours un agriculteur a besoin de connaître la physique, la chimie, la mécanique, etc.; la lecture seule des journaux que conseille M. l'abbé Beaudry ne suffirait pas à donner à nos prêtres les connaissances agricoles nécessaires.

Avec cette instruction reçue dans les séminaires, nos curés seraient admirablement préparés pour être les éducateurs de nos agriculteurs; ils pourraient les instruire techniquement et pratiquement, et arriveraient à se convaincre que “ l'agriculture offre bien plus de jouissances qu'ils ne l'auraient jamais soupçonné.”

Ayant un clergé ainsi éduqué, nous n'aurions plus besoin de faire une importation aussi considérable d'ecclésiastiques étrangers, soit pour diriger un orphelinat agricole comme Montfort, soit pour faire un établissement modèle comme à Oka, soit pour conduire une maison de réforme, etc. La production annuelle de nos prêtres suffirait à tous nos besoins, et de plus notre clergé en enrayant cette si funeste émigration aux États-Unis aurait une fois encore sauvé notre race.

Il nous semble qu'on ne peut offrir un plus noble but au zèle et au patriotisme de nos prêtres.

P. DUPUY.

LES MARCHES DU DEHORS

Sous ce titre, le *Moniteur du Commerce*, l'organe attitré de l'industrie et du commerce, publie un remarquable article que nous recommandons tout spécialement à l'attention et aux réflexions de nos lecteurs.

L'influence de ce journal parmi les hommes d'affaires, dont il traduit le plus souvent les aspirations et les vœux, donne à cet article une importance telle que nous n'hésitons pas à le reproduire en son entier.

Avons-nous des débouchés pour le surplus de notre production en dehors du Royaume-Uni? En réalité, non; plus que jamais le Canada est à l'état de colonie.

Pour un pays peuplé par près de cinq millions d'habitants, civilisé tout autant que n'importe quel autre peuple, avec de grandes ressources et même une production considérable, comparativement à la production des autres pays, cette situation manque tout à fait de dignité.

Le peuple du Canada fait preuve tous les jours d'un esprit d'entreprise très louable dans le domaine agricole et industriel; malheureusement les bénéfices de cet esprit d'entreprise ne sont pas exclusivement pour lui. Il travaille, il développe, il sème, il récolte; mais ce n'est pas pour lui; il fait tout simplement œuvre de journalier, on lui laisse de quoi se nourrir, on lui avance quelques sous lorsqu'il en a besoin; mais ce qu'il produit en plus du nécessaire au maintien de son existence, il n'a pas le privilège de faire valoir lui-même. Quelquefois il a essayé de transiger pour son propre compte, mais cela n'a pas eu d'effet permanent; et pour des causes qu'il serait oiseux d'énumérer toutes, il est resté en tutelle, et il a dû invariablement revenir sous le martinet de la métropole. Il a bien pris parfois certaines allures libres, mais la tenacité lui a fait défaut.

En 1867 ses hommes d'état ont fait la Confédération dans le but évident de fonder une nation compacte au nord des États-Unis: il y a de cela près de vingt-cinq ans; comme influence dans le monde, le Canada ne compte pas plus qu'en 1867. Il a tenté depuis d'entamer des relations d'affaires avec les pays étrangers; presque invariablement on lui a montré du doigt le patron, le Royaume-Uni, auquel appartient son travail, ses énergies, son capital, en lui disant: "Voyez d'abord ce que ce Monsieur en pense," et comme le Monsieur en question ne se soucie pas généralement d'augmenter le nombre de ses concurrents, sa réponse invariable, bien que faite dans des formes très variées, a été: "On verra plus tard."

Nous sommes à peu près convaincus que l'ajournement indéfini de la discussion d'un traité de réciprocité avec les États-Unis est la conséquence d'une entente quelconque avec le monsieur patron que l'on aura consulté et qui aurait encore une fois répondu: "On verra plus tard."

Le Canada a construit le plus beau système de canaux qui existe au monde; mais en réalité ce n'est pas pour son profit définitif, c'est pour le transport des produits de l'Ouest à Liverpool. Il ne pouvait, il est vrai, se dispenser de faire ces constructions gigantesques, mais en définitive, sa situation est telle que ce n'est pas lui qui en retire le bénéfice le plus grand. Il a construit la plus belle et la plus grande voie ferrée qui existe dans l'univers; mais cette merveille, ce n'est pas lui qui en bénéficiera exclusivement; car peut-être avant peu elle servira de moyen de transport aux soldats du patron, qui a le droit de dire au besoin: "C'est moi qui suis le maître ici."

En effet la situation du Canada dans le monde manque de dignité, et ce manque de dignité nous est très désavantageux au point de vue matériel. Dans les années de gêne, nous ne pouvons rien faire au dehors, de nous-mêmes, pour profiter de notre travail ou pour nous sortir d'embarras.

Le drapeau britannique qui a droit à notre respect et à notre loyauté nous enserme cependant un peu trop, parce que nous grandissons et que nous avons besoin de respirer plus à l'aise.

Les hommes d'état de l'Angleterre comprendront bientôt cela si nous savons bien leur expliquer où nous en sommes; d'un autre côté, la nouvelle génération d'hommes d'état du Canada, se dégageant du terre-à-terre des mesquines luttes de parti, comprendra-t-elle que le temps est arrivé de se préparer sérieusement à fournir à l'Angleterre des raisons valables pour que la situation économique du Canada soit modifiée au plus tôt, de façon que notre peuple puisse travailler un peu plus pour lui-même que pour le profit des autres.

Cet article est de tous points excellents, et peint sous des couleurs malheureusement trop fidèles la triste situation industrielle et commerciale qui est faite au Canada.

Seulement, notre confrère, qui montre le mal d'une main si ferme, n'a pas osé indiquer le remède qui certainement n'a pas échappé à son esprit si sagace et pratique.

Ce remède, le seul, l'unique, c'est l'indépendance du Canada; seule l'indépendance permettra à notre peuple de travailler "un peu plus pour lui-même que pour le profit des autres."

Le *Moniteur du Commerce*, s'il veut être conséquent avec lui-même, doit, au point de vue des intérêts qu'il représente, prendre hardiment en main la cause de l'indépendance de notre pays.

LA CHASSE AUX BIBITES BIBITES POLITIQUES

De toutes les bibites qui turlupinent notre pauvre humanité, la plus désagréable est sans contredit la bibite politique.

Représentée par une variété infinie de types tous plus dégoûtants les uns que les autres, elle s'insinue partout, envahit tout, absorbe tout, accapare tout, stérilise tout, et englobe tout.

Cloporte, elle infeste les sombres recoins que le balai n'a pas assaini.

Moustique, elle pénètre dans nos appartements, plonge sa pompe aspirante à travers notre épiderme, ingurgite notre sang vermeil, et transforme le corps social en une espèce de collectivité cadavérique.

Reptile, elle rampe jusqu'aux sommets les plus élevés, empoisonne tout ce qu'elle touche, et laisse sur son passage une trainée visqueuse où d'autres bibites vont s'engluer.

Rat d'église, de cave ou d'égoût, elle gruge tout ce qui lui tombe sous la dent, et fait tous ses efforts pour s'enfermer, sur ses vieux jours, à l'intérieur d'un énorme fromage convenablement raffiné.

Ah! c'est une bien sale bête et une bête bien extraordinaire que la bibite politique!

Sans la bibite la politique serait tout autre qu'elle n'est.

L'influence de la bibite sur le gouvernement des peuples est quelque chose de phénoménal. C'est au point que la bibite est parfaitement convaincue que c'est elle qui est la politique, et que c'est la politique qui est la bibite.

La bibite est de tous les plats. Elle est aussi de tous les métiers, y compris le métier de ministre; mais elle éprouve une insurmontable aversion pour toute espèce de travail nécessitant un tant soit peu d'effort physique ou intellectuel.

Tourmentée sans cesse par le désir de paraître ce qu'elle n'est pas, c'est grâce au travail d'autrui qu'elle se met en évidence. Tous les geais parés de plumes de paon sont des bibites, et presque tous sont des bibites politiques.

Si je vous disais que les bibites, politiques et autres, abondent dans notre journalisme canadien, je ne vous surprendrais peut-être pas.

C'est égal, je vais vous le dire.

Après tout, surprendre les gens quand on écrit, ce n'est pas le bonheur parfait.

Dussiez-vous, plagiant certain dramaturge, me lancer à la tête un sarcastique *je le savais*, je n'en continuerais pas moins à vous entretenir de ce que je sais, moi pour l'avoir appris à la même école que vous: l'école de l'observation, la seule école gratuite et obligatoire de notre heureux pays. Je vous disais donc... Au fait, qu'est-ce que je vous disais? J'y suis. Je vous insinuais délicatement dans le perthuis de la compréhension qu'il y a des bibites dans notre journalisme.

Outre! comme dit Tartarin, s'il n'y en avait pas, est-ce que je serais ici, moi, à vous entretenir de mes congénères?

Je vous ai déjà prévenu qu'il y a bibites et bibites, comme il y a fagots et fagots. Je vais tâcher de vous convaincre que je suis une bonne petite bibite, très inoffensive, comme qui dirait la perle des bibites, tandis que les autres ne valent pas *l'insecticide à s'empoisonner*.

C'est que moi, voyez-vous, je suis si peu journaliste!

Je suis tout simplement chargé de traiter l'importante question des bibites dans un journal insectivore.

Préposé à la dissection morale de toute espèce de bêtes, grosses et petites, je fais modestement mon petit cours d'anatomie comparée.

Je suis journaliste le moins possible, je reconnais ma faute vénérable et j'invoque les circonstances atténuantes.

Mais les autres? Des monstres, mes très chers lecteurs! Je parle bien entendu des bibites authentiques qui ornent notre journalisme indigène. Les vulgaires aspirants à la dignité de bibite n'ont pas besoin de réclamer pour eux les compliments mérités que je vais décerner à certains

parasites qui ne sont pas tous des insectes ailés, bien que tous aient la déplorable manie du vol.

On entre dans le journalisme comme on entre dans une salle ouverte à tout venant. Tout le monde y est admis sans examen.

Il n'est pas nécessaire de savoir l'orthographe. Une instruction trop complète est même un obstacle en certains cas.

Un peu de bagout, beaucoup de prétentions, une échine bien souple: voilà les qualités indispensables.

Une foule d'excellents citoyens considèrent le journalisme comme le *refugium bibitorum* de tous les déclassés.

Ils affichent un mépris superbe pour le véritable journaliste et réservent toute leur admiration pour les bibites.

Plusieurs des grands journaux de parti ayant été fondés dans l'unique but de favoriser les intérêts matériels d'une coterie tout à fait étrangère au métier de journaliste, il en résulte que la haute direction est trop souvent confiée à une bibite tout-à-fait incompétente.

Etonnez-vous donc après cela de la voir s'entourer d'autres bibites de son acabit!

Absolument incapable de juger du mérite d'un écrit, des aptitudes de ses subordonnés, elle administre le tout à la diable, choisit mal ses employés, nuit à l'essor de ses rédacteurs, livre les trois-quarts de sa rédaction à la tendre merci d'annonceurs aussi ignares qu'exigeants, fait faire le reste par ses gâcheurs de prédilection, et est tout étonnée ensuite du peu d'influence de son journal-affiche.

Toute bibite assez adroite pour flatter les travers de la bibite en charge est sûre de contribuer à un titre quelconque à la confection littéraire du carré de papier pompeusement décoré du titre de journal.

Si son ignorance est assez évidente pour que tous s'en aperçoivent — même la bibite chargée du recrutement du personnel — si la bibite postulante ne sait ni lire ni écrire, on refusera peut-être de lui confier le reportage, la traduction, on la correction des épreuves. On poussera peut-être le rigorisme jusqu'à refuser de la nommer rédacteur-en-chef, mais on en fera un directeur, ou tout au moins un censeur et un inspirateur du journal.

A elle les billets de théâtre, les invitations aux grands bals, fêtes, banquets et autres solennités où la presse est invitée à se faire représenter.

Ce sera elle qui parlera au nom du journal, qui commentera à sa manière des articles qu'elle n'aura pas compris, qui compromettra la feuille en question, engagera sa responsabilité, et récoltera les petits profits résultant de ses honnêtes négociations.

D'ordinaire, cependant, elle n'est pas seule à jouir de ces avantages. Un journal établi dans ces conditions traîne toujours à sa suite, avec ou sans la permission de la bibite en chef, toute une nuée de bibites qui l'exploitent depuis la bibite politique, jusques à et y comprise la bibite d'ornement.

Cette dernière n'est pas attachée régulièrement à la rédaction. Que dis-je? Elle n'est pas attachée du tout... mais elle devrait l'être.

Elle abuse de la liberté relative dont elle jouit pour

afficher partout ses relations ... illicites avec le journalisme.

Elle a le temps de se ballader — et elle se ballade — tandis que les travailleurs lui font une réputation imméritée.

Ceux-ci restent inconnus, mais elle se cramponne si bien à sa proie qu'elle est prise au sérieux par toutes les bibites de la badauderie gobeuse et naïve.

Cette variété de bibites n'est malheureusement pas la seule qui s'attache aux flancs du journalisme canadien. Il y a des bibites qui écrivent, hélas ! Mal, si vous voulez, mais enfin elles écrivent, et ce qu'elles écrivent n'a pas précisément pour effet de donner une haute idée des aptitudes littéraires de nos compatriotes.

Quant à la largeur de vues, à la noblesse de sentiment, à l'originalité, il ne faut pas demander cela aux bibites, à quelque catégorie qu'elles appartiennent.

Leur style, ou plutôt leur manque de style, se traîne lamentablement dans l'ornière des sentiers battus, avec tout son cortège de redites, de lieux communs, d'emphases et d'exagérations outrées.

Arrivées à leur poste à force de courbettes, elles plagient volontiers, s'entortillent dans des dithyrambes échevelés ou lancent l'ordure à plume que veux-tu.

Parfois elles trouvent moyen de s'adjoindre quelque pauvre hère ayant pour unique ressource un talent réel qu'il prostitue au rabais. Alors il faut les voir se rengorger lorsqu'elles reçoivent des compliments qui se trompent d'adresse.

Il va sans dire que les plus gros salaires sont toujours empochés par les bibites en titre, et que l'on compte sur la misère des hommes de talent pour les tenir éternellement sous la dépendance de la médiocrité.

C'est précisément là où la bibite politique intervient le plus activement, afin de rendre impossible toute tentative d'émancipation.

La bibite politique vit de blague, et le journalisme impartial est son cauchemar. Elle ne peut souffrir qu'un homme ait l'audace d'enseigner la vérité aux électeurs qu'elle trompe constamment.

Elle ne néglige rien pour fermer aux hommes de cœur toutes les avenues de la presse.

C'est pour cela que tant d'écrivains qui ont fait leurs preuves de civisme, de talent et d'intégrité, ont dû s'effacer pour faire place aux insignifiantes créatures de la bibiterie politique.

La même intervention bibitomane se manifeste en temps d'élection, alors que le choix des candidats est laissé à un petit nombre de bibites.

Les hommes sérieux, ayant rarement l'avantage d'être mis en nomination, les électeurs n'ont guère d'occasions de voter pour eux.

Comment voulez-vous que nos affaires publiques ne soient pas déplorablement administrées lorsque nous permettons qu'on nous confectionne nos grands hommes avec des retailles de bibites.

Elles sont jolies, les bibites de mon pays !

VENANT SAINT-HUBERT.

Pour les femmes l'idée de devoir ne se sépare guère de l'idée religieuse.

ELEGIE

A la mémoire de mon amie Flore D.....

Seigneur, vous moissonnez à tout âge, à toute heure,
Blonds épis, frais boutons, fleur ou tendre rameau :
Aujourd'hui, c'est l'enfant ou la vierge qu'on pleure ;
Demain, c'est le vieillard qui descend au tombeau.

Et nous, fièles enfants, idoles de nos mères,
Qu'entoure la tendresse et qu'abrite un ciel bleu,
Nous allions, souriant à nos roses chimères,
Sans songer que la vie est un bienfait de Dieu...

Lorsqu'au milieu de nous, jeunes filles rieuses,
Drapé dans son suaire, un grand spectre apparaît,
Hidoux, sa faux en main ! visant les plus heureuses,
Il lève un bras terrible !... Il frappe... et c'en est fait !...

Oui, c'en est fait de toi, chère et douce compagne,
Et pour nous — à jamais, — tes yeux se sont fermés !...
Pourtant, jusqu'au tombeau l'amitié t'accompagne,
Les lis blancs, sur ton front, sont par elle embaumés.

Mais vous, dont la douleur est immense et profonde
Comme l'immensité du profond océan,
Parents qui l'adoriez comme nul être au monde
Ne l'aurait pu chérir, oubliez le néant,

Et, bien haut dans l'azur, cherchez l'âme immortelle :
C'est là que, vierge et pure, en ses dix-huit printemps,
Colombe voyageuse, elle a posé son aile,
Portant sans doute à Dieu des messages pressants !...

R. I. P.

Nous publierons dans notre prochain numéro une analyse du livre que vient de publier M. P. M. Sauvalle. Le manque d'espace nous force à remettre cette intéressante esquisse, due à la plume de M. Gonzalve Désaulniers, à la livraison de Décembre.

L'Echo des Deux Montagnes vient d'entrer dans sa deuxième année d'existence. C'est l'un des rares journaux canadiens où l'on ose dire ce que l'on pense. Succès au confrère.

Le Trifluvien, organe des naturels du diocèse de Trois-Rivières, en est rendu à sa quatrième année. Il est bien jeune pour son âge.

Cueilli chez nos confrères :

"En face des événements, faut-il garder une attitude d'expectation" et c'est signé, J. L. Archambault, dans *l'Étendard* du 14 courant.

La *Presse* nous a annoncé dernièrement "qu'il y avait en une *hétacombe* de chevaux au No. 59 rue des Voltigeurs."

Le *Quotidien*, de Lévis, le suave *Quotidien*, a découvert "que la province de Québec est *vinocule*."

Un homme doit se contenter de la femme qu'il mérite, et réciproquement.

CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

212 RUE CRAIG, MONTREAL.

Téléphone l'ell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREULT,

EDITEUR.

A NOS ABONNES

Nous adressons encore une fois des factures d'abonnement à tous nos abonnés qui n'ont pas encore soldé l'année courante. Nous sommes obligés de payer rubis sur l'ongle tous nos collaborateurs, par principe d'abord, et ensuite parce que la direction du CANADA-REVUE n'admet que les meilleures plumes à sa collaboration active. Or, nos littérateurs Canadiens, pour la plupart, ont acquis leur savoir au milieu de difficultés sans nombre, et ce n'est que justice qu'ils soient récompensés aujourd'hui.

Afin de nous permettre de tenir nos engagements envers ces messieurs, il faut que tous ceux qui tiennent à lire leurs écrits nous paient eux-mêmes. De cette manière, nous serons satisfaits, nos collaborateurs seront satisfaits, et nos abonnés seront enchantés d'avoir fait une bonne action en propageant le goût de la littérature dans le pays, et — jouissance ineffable — ils auront la conscience en repos et dormiront du sommeil du juste.

Voyons, Messieurs, un bon mouvement, et tous ensemble. Nous vous promettons que tout le surplus sera employé à rendre notre publication encore plus intéressante que par le passé.

Nous savons que le lecteur canadien est encombré de feuilles, plus ou moins de chou, qui lui sont imposées par une loi bizarre et inexplicable, qui souvent le force à payer des abonnements à des journaux qu'il ne désire pas recevoir. Nous n'avons jamais voulu nous servir de ces moyens, et si l'on en juge par les attestations que nous recevons tous les jours, et l'augmentation graduelle et continue du nombre de nos abonnés, la route que nous avons suivie est la bonne.

Nous ne prétendons pas avoir la plus grosse liste d'abonnés, mais nous avons certainement la plus belle du pays. Tous des gens triés sur le volet.

Nous conservons soigneusement toutes les lettres aimables qui nous sont adressées de toutes parts. Nous en remercions nos collaborateurs dévoués, qui ont fait le possible et l'impossible pour donner au CANADA-REVUE le cachet qu'il possède.

LA DIRECTION.

REFORMES

Monsieur le directeur du CANADA-REVUE est un homme de progrès et un grand réformateur devant le Seigneur.

Il veut — j'allais dire à tout prix, mais non, il veut, à un *prix raisonnable* que je lui écrive des articles frondeurs, — critiquant certaines de nos coutumes et démolissant certains de nos préjugés.

Mon Dieu, je le veux bien ; si désagréable qu'il soit de se mettre à dos la nombreuse classe de gens qui ne peuvent voir un bonnet sans essayer de s'en coiffer.

Mais ce sera à la condition que Monsieur le directeur me signale lui-même les abus qu'il aimerait à voir tancer.

Car, moi — si j'en juge par la manière dont on accueille à peu près invariablement les efforts que font certaines personnes pour effectuer certaines réformes — je ne suis pas loin de croire que nous sommes un peuple impeccable et parfait.

Dans les autres pays, on accepte la critique ; on reconnaît ses fautes ; on essaie de s'instruire et de se corriger.

Ici, non.

Qu'a-t-il à blâmer, ce monsieur ?

De quoi se mêle-t-il ?

Est-ce que nous n'avons pas le droit de faire comme nous l'entendons ?

Ce Buies, ce Lusignan, qui se permettent de signaler nos fautes de langage et nos attentats contre la grammaire !

Plus que ça de prétentions !

De ridicules puristes qui nous feraient accroire que nous n'avons jamais su le français, si nous les écoutions.

Tandis qu'il est bien avéré — dame, plusieurs Français des "vieux pays" nous l'ont dit assez souvent — que nous parlons beaucoup mieux le français qu'en France.

Nous avons amélioré la langue, quoi !

Ceux qui ne vont pas jusque là se contentent d'affirmer que nous avons conservé intacte et sans alliage la langue du siècle de Louis XIV.

Notre langage ne ressemble guère à celui de Victor Hugo, c'est vrai ; mais en revanche, c'est celui de Racine tout craché.

Et quant à l'accent, c'est tout à fait celui de Säärrääh Beurnhääärdt !

De sorte que, quand on parle le français comme Corneille et Bossuet, et qu'on le prononce comme Sarah Bernhardt — j'ai vu cela tout au long dans un grand journal de Montréal — on aurait bien tort d'écouter Lusignan ou Buies, et de travailler à se corriger, n'est-ce pas ?

Il en est de même pour tout le reste, parbleu.

Pourquoi se corriger quand on est parfait ?

Une chose où les Canadiens portent la perfection un peu trop loin, par exemple, c'est le sans-gêne.

Là, je l'admettrai d'emblée, la majorité de nos compatriotes ne peuvent guère aller plus loin dans la perfection.

Non seulement ils conservent tous leurs points, mais ils ont même droit, suivant moi, à des points supplémentaires.

C'est le sans-gêne, là, non pas les deux coudes sur la nappe, mais les deux pieds dans le plat.

En France, ce pays dégénéré, on ne sait pas ce que c'est que le sans-gêne.

Quand les gens reçoivent une politesse, une marque d'égards, sont l'objet d'un bon procédé quelconque, ils s'empressent de le reconnaître par une visite, par une lettre de remerciements, ou tout au moins par une carte sur laquelle ils auront écrit un mot aimable.

Ici, ah bien, oui !

On est plus indépendant que ça.

Vous envoyez une lettre de faire part annonçant un baptême, un mariage ou un deuil ; comptez les lettres ou les cartes de félicitations, de bons souhaits ou de sympathies que vous recevez en retour.

On est sans gêne, s'il vous plaît !

Vous êtes écrivain, et comme on est sans gêne, encore une fois, on vous demande à chaque instant un article gratis pour un journal ou une revue.

Si vous n'êtes pas dégoûté de ça depuis longtemps, laissez-vous convaincre, et.....faites une liste de ceux qui vous auront adressé un mot de remerciement !

On est sans gêne, je vous dis !

Vous êtes musicien ou récitant ; et l'on vous demande votre concours pour une soirée quelconque.

Ne sachant rien refuser, vous consentez.

Eh bien, attendez une lettre de reconnaissance, et vous m'en donnerez des nouvelles.

On est sans gêne, quoi !

Un jour, Prume donnait un concert.

Il adresse une cinquantaine de billets de faveur à des familles de Montréal, auxquelles il voulait faire plaisir ou rendre une politesse.

Quelques uns en profitèrent.

Le plus grand nombre ne vinrent pas.

Ils passèrent leurs billets à d'autres — cela va sans dire.

Mais personne ne répondit ; et si Prume attrappa un remerciement, ce fut par hasard.

Pas un seul envoya sa carte !

On est sans gêne, je le répète.

Je connais un monsieur qui, comme prime à ses abonnés — il est journaliste — tient un cabinet de lecture gratuit.

Il prête des livres.

Eh bien, il en est qui lui en demandent dix, quinze, vingt à la fois...et veulent qu'on les leur porte chez eux.

On est sans gêne, toujours !

Le même homme a des abonnés à qui, pour une raison ou pour une autre, il sert son journal pour rien.

L'autre jour un d'eux lui fit d'amers reproches sur l'irrégularité du service...

On est sans gêne, mes frères !

Tout dernièrement, j'entre chez un confrère littéraire.

Je le trouve dans la jubilation.

Il y avait de quoi, vous allez voir.

— Certes, lui dis-je, il paraît que tu t'es levé par le bon bout ce matin ; je ne t'ai jamais vu le museau si réjoui. Qu'est-ce qui te fait rigoler à ce point ?

— Mon ami, félicite-moi ; j'ai gagné une gageure. un voyage à l'Exposition de Chicago, aller et retour.

— Vraiment ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Comment donc ça ?

— Voici ; tu sais mon dernier volume...

Un volume de prose, ne pas confondre.

— Eh bien ?

— Eh bien, X... avait parié avec moi que je pourrais l'adresser à vingt-cinq de mes amis, pris au hasard sur cent, et que pas un seul ne m'en accuserait seulement réception. J'ai tenu le pari...

— Et puis ?

— Et puis, j'ai gagné.

— Ils t'ont répondu ?

— Oui, un !!! Il m'a demandé si je pourrais lui en envoyer un autre exemplaire pour un de ses amis qui "monte une bibliothèque canadienne."

On est sans-gêne, que vous z-vous !

Ne trouvez-vous pas, comme moi, ce dernier cas sublime ?

Voici un homme qui publie un livre.

Il y a mis son talent et son travail.

De plus, ce livre lui coûte de l'argent.

Il en choisit un certain nombre d'exemplaires, imprimés sur plus beau papier, et brochés avec plus de soin que les autres, et les met de côté en disant :

— Ceci, c'est pour les amis, un tel et un tel ; ça leur fera plaisir que je ne les oublie point, et ils auront ainsi l'occasion de m'écrire un mot.

Eh bien, va-t-en voir s'ils viennent !

Il n'a seulement pas la satisfaction de savoir si son envoi s'est rendu.

S'est-il égaré en route ?

L'a-t-on détourné de sa destination ?

Il n'en sait rien.

Il a cependant une ressource pour s'en assurer, celle d'écrire un mot à celui qu'il a voulu obliger.

Et il aura la chance, dans ce cas, d'être accusé de quêter des remerciements.

On est sans gêne ou on ne l'est pas, que diable !

Après tout, c'est là un moyen comme un autre de se faire un petit bonheur.

Au fond, ce doit être une satisfaction véritable que de s'imaginer être le créancier de tout le monde et le débiteur de personne.

Il est des exceptions, c'est vrai.

Je sais des gens qui en recevant le livre d'un auteur se disent :

— Tiens, ce brave un tel, il m'envoie son nouvel ouvrage ; il est bien trop aimable ; il ne me doit pas cela ; il faut que je lui écrive un mot pour l'en remercier.

Mais ceux-là sont des arriérés.

Ils n'aspirent pas à la perfection... du sans-gêne.

LOUIS FRÉCHETTE.

Peines et plaisirs parvenus à leur comble ne peuvent aller qu'en diminuant.

Les hochets de l'orgueil sont à l'usage des cœurs froids.

CHRONIQUE

JURYS ET VERDICTS

Notre baragouin juridique ou administratif est d'une vétusté, pour ne pas dire d'une naïveté, qui frise l'indécence.

Tout le monde a pu lire l'autre jour le verdict rendu dans l'enquête faite par le coroner, au sujet de ce malheureux qu'on a trouvé mort dans une ruelle de la rue Berri : "*Mort par une visite de Dieu.*"

Cette formule bizarre, d'un parfum archaïque et inquisitorial très prononcé, est assez fréquemment employée par notre bon vieux coroner lorsqu'il ne sait pas quoi dire. Pourtant on avouera qu'en outre d'être absolument vide de sens, elle est matériellement inconvenante.

Déclarer qu'un ivrogne qui s'est affalé le long d'un mur, incapable d'aller plus loin, comme dans le cas actuel, et qui étouffe au milieu des hoquets, a reçu une "visite de Dieu," c'est un rapprochement qui révolte tout sentiment délicat.

On peut admettre que cette formule a été choisie pour ne rien dire; qu'on n'a eu, en l'adoptant, aucune mauvaise intention; qu'on ne s'attendait pas à ce que son application pût, en certains cas, donner lieu à des images inconvenantes; mais, enfin, les formules ne sont pas inflexibles: si elles sont mauvaises, qu'on les change.

Aucune raison qu'on puisse soulever ne justifie un tel verdict. Si on l'emploie pour éviter à la famille la douleur de voir afficher hautement la mort déshonorante d'un de ses membres, qu'on trouve quelque chose d'anodin: "mort de causes naturelles," ou autre explication banale, mais qu'on renonce donc à la "visite de Dieu" lorsqu'il s'agit d'expliquer la mort d'un ivrogne ramassé au coin d'une borne.

Il ne faut pas trop en vouloir à l'antique et vénérable bonhomme Jones: depuis soixante-dix ans il a vu assez de cadavres pour être devenu d'une indifférence passive pour sa lugubre mission.

Qui n'a pas assisté à ces ridicules enquêtes du coroner? Douze braves citoyens, appréhendés au collet par un policeman, sont enfermés dans une salle d'hôpital surchauffée pour décider la cause du décès d'un individu parfaitement inconnu et indifférent.

Les douze jurés tirent alternativement chacune de leurs douze montres pour savoir si cela sera bientôt fini, et si on va leur permettre de retourner à leurs affaires.

Le coroner, après avoir assermenté les susdits douze citoyens sur une vieille Bible graisseuse qui lui sert depuis cinquante-cinq ans, toujours la même (historique), les emmène voir le cadavre rigide dans une salle où il règne un froid mortel.

Les bons jurés, qui ont fait un copieux déjeuner le matin, et n'ont pas du tout envie de se procurer par ce spectacle peu ragoûtant de sérieux dérangements d'estomac, s'empres- sent de détourner la tête et de se tenir aussi à l'écart que possible de la lugubre exposition. D'autres, redoutant les flumes de cerveau, s'enfuient à toutes jambes.

On revient à la salle des délibérations, et quatre ou cinq

policemen sont ensuite amenés un par un pour donner des éclaircissements sur l'accident en question.

Règle générale, ils ne connaissent rien; car on sait que les policemen ne se trouvent jamais aux endroits où arrivent les accidents, et que si, par hasard, ils s'y trouvent, la consigne est de fermer les yeux pour ne pas faire exception à la règle.

Puis le coroner invite le juré à s'entendre sur un verdict. Neuf fois sur dix les douze jurés, très embêtés d'avoir attendu si longtemps, et anxieux de se sauver au plus vite, prennent un air innocent, et demandent au père Jones de leur suggérer un verdict.

Le vieux, très fier d'être consulté, répond: "Visite de Dieu;"

Le jury répète en cœur: "Visite de Dieu;"

Le lendemain, les journaux impriment "Visite de Dieu;"

Et pour de longues années cette formule subsistera, se transmettra de père en fils, si personne n'y met ordre, si pas un esprit sérieux ne se lève pour réformer ces traditions surannées.

C'est toujours la même histoire, l'histoire de la sentinelle et du banc vert.

La police avait un jour fait mettre, sur une place publique dont on avait repeint les bancs, des sentinelles destinées à prévenir les promeneurs et les empêcher de colorer en vert-pomme leurs fonds de culotte.

Pendant deux ans, on plaça régulièrement les sentinelles; enfin un officier supérieur, plus curieux que les autres, venant à passer par là, chercha à savoir à quoi servaient toutes ces sentinelles, et se rendit à l'état-major pour s'informer; là il apprit que les sentinelles étaient placées pour empêcher les civils de peinturlurer leurs pantalons neufs.

Les bancs avaient eu le temps de sécher dans les deux ans, mais la consigne était restée.

Une fois peut-être, dans un cas particulier, oublié à jour d'hui, ce verdict de "Visite de Dieu" avait une raison d'être, signifiait quelque chose, vu les circonstances: quelque pieux personnage enlevé brusquement à l'affection des siens et aux prières de l'Église.

Maintenant on continue à s'en servir, sans rime ni raison, mal à propos, tout comme la sentinelle empêchait les passants de s'asseoir sur le banc vert.

Les coroners, voilà encore une institution qui a besoin d'une terrible lessive.

* * *

Cependant, il ne faudrait pas croire que le jury du coroner a le privilège des décisions fantaisistes.

Chaque instant nous voyons petits et grands jurés de nos cours criminelles donner un exemple frappant de l'ignorance où ils sont des plus humbles de leurs devoirs.

Le Ministre de la Justice, à Ottawa, et le Procureur-Général, à Québec, ont fait faire, chacun de leur côté, une enquête, l'un sur l'utilité du grand jury, l'autre sur le fonctionnement du petit jury.

Il n'y a pas de doute que ces deux enquêtes ont dévoilé des défauts dans les deux systèmes; mais est-ce bien le système lui-même qui laisse à désirer? ne faut-il pas faire aussi la part de ceux auxquels il s'applique?

Citons un cas tout récent; il date de l'ouverture des assises qui se tiennent actuellement.

Les vingt-trois grands jurés, réunis dans leur local avaient élu leur *foreman*, et attendaient que les mandats de dépôt (*commitments*) leur fussent soumis.

Un juré, dans le nombre, un Irlandais, fidèle à l'instinct de sa race, s'était fait remarquer par son incontrôlable loquacité. Lorsque le greffier de la Couronne eut apporté ses documents, il se passa une scène comique, drôlatique, inénarrable; j'en reproduis des incidents significatifs dans la langue propre des personnages pour leur laisser toute leur force et leur originalité.

Le *foreman*, lisant avec une gravité imperturbable :

— Messieurs, nous avons devant nous onze *commitments*; le premier accusé est un nommé Ruthenberg.

— Là-dessus, notre Irlandais se lève :

— *Is that man a Jew?* demande Paddy.

— Cela en a tout l'air, répond le *foreman*, le nom est juif.

— *Well, Master Foreman*, s'écrie l'Irlandais en frappant un grand coup de poing sur la table, *true bill! Damn the evidence!*

Au diable la preuve!

Au moins voilà un Irlandais logique! A quoi bon se fatiguer à entendre des témoins quand on est bien décidé, n'est-ce pas?

Et dire que les grands jurés sont censés être choisis dans les couches supérieures; qu'on exige d'eux une qualification monétaire, sinon intellectuelle!

Dans ce cas, comme je le disais, ce n'est pas au système qu'il faut s'en prendre.

Tout ça, c'est la faute à Drumont!

Si les prédictions du farouche anti-sémite sont vraies, et que le Canada est destiné à être le refuge final de la race juive, ce ne sera pas drôle d'avoir à passer devant un jury de ces messieurs lorsqu'ils auront eu un pareil exemple de la part des Chrétiens!

l.*.*

Il ne faudrait cependant pas être injuste et méconnaître les progrès quand on a la chance d'en constater.

Après plusieurs sessions des assises, où la monotonie le disputait à l'insignifiance, nous devons aujourd'hui reconnaître l'efficacité de l'introduction d'un sang nouveau dans le vieil organisme judiciaire.

L'honorable Juge Wurtele pour ses débuts a fait un coup de maître: il a non seulement dénoncé un abus, mais montré sa détermination bien ferme d'y mettre ordre.

Cet abus dont tout le monde se plaint, c'est l'écrasement continu des piétons par messieurs les cochers de place.

Appelons les messieurs, nous autres qu'une modeste situation pécuniaire oblige à aller à pied et à traverser les rues en leur présence.

On a remarqué depuis quelque temps que nos cochers ne se contentaient plus d'écrabouiller les petits enfants et les vieilles femmes, mais poussaient l'audace jusqu'à promener leurs roues sur les côtes d'hommes d'âge mûr, et même de journalistes.

C'est cette outrecuidance qui les a perdus; jusqu'alors le public avait laissé faire; notre race est si prolifique qu'on pouvait bien laisser ce plaisir-là à ces pauvres gens qui n'ont pas d'autre distraction, mais devant cet impardonnable oubli, on a commencé à teupêter.

Le cocher en question a eu beau dire qu'il ne savait pas que l'écrasé était journaliste; que s'il l'avait su c'est son voisin qu'il aurait aplati, tout cela n'a rien fait.

La plainte a été portée devant le chef de police, qui a fait justice à sa manière, toujours [calme et digne. Lorsqu'on lui faisait remarquer que ses hommes devraient arrêter les chevaux qui vont trop vite, il a répondu avec justesse et satisfaction:

— Qu'est-ce que vous voulez; quand un cheval est emballé il faut qu'il écrase quelqu'un; or, il vaut mieux qu'il écrase un passant qu'un policeman. Les passants ne coûtent rien et les policemen coûtent cher.

Cet argument était sans réplique, et il a fallu s'adresser à la cour criminelle.

Cette fois, il s'est trouvé un homme pour prendre le parti des citoyens contre cette clique envahissante de politiciens de carrefour, qui dans les deux partis empêchent que justice soit faite lorsqu'il s'agit des charretiers de Montréal.

Le juge Wurtele a demandé un châtement exemplaire contre le cocher qui avait tué ce pauvre journaliste; maintenant c'est aux citoyens du jury de faire justice sans crainte ni passion, et proclamer hautement qu'il n'y a pas chez nous de classe privilégiée, et surtout qu'on n'a pas le droit de piétiner ses semblables pour éviter de s'enrouer au passage des coins, ou gagner plus vite un écu.

DEMOS.

LETTRE DE PARIS

LA RENTRÉE DES CHAMBRES

PARIS, 3 novembre 1891

MON CHER DIRECTEUR,

Peu de jours avant la rentrée des Chambres, il a été prononcé par deux de nos ministres: MM. Ribot et de Freycinet, des discours qui indiquent la situation reconquise de la France, et qui montrent avec un juste orgueil la part importante qu'elle peut prendre aujourd'hui dans les destinées de l'Europe.

M. Ribot, parlant à Bapaume de l'avenir plus ou moins pacifique de l'Europe, a déclaré que la France pouvait "pratiquer aujourd'hui la paix avec dignité." Notre pays a tellement prouvé en effet au monde, émerveillé de ce relèvement si rapide, sa puissance industrielle, financière et militaire, qu'il peut parler de son désir de la paix et pratiquer "avec dignité" une politique pacifique. Nul ne peut croire en ce moment que ce soit par peur ou par impuissance qu'il agit ainsi.

C'est à Marseille, à l'occasion des fêtes données en

l'honneur de l'assainissement de cette belle cité, que le président du conseil, M. de Freycinet, a fait entendre sa voix.

Depuis trop longtemps, on se plaisait à dire et à répéter que sur la Triple Alliance reposait la paix de l'Europe ; que c'était elle seule, et surtout son jeune chef, l'agité Guillaume II, qui en étaient les gardiens.

M. de Freycinet vient de parler, et cette histoire grotesque va être reléguée au rang des vieilles légendes. "La paix, a-t-il dit, n'est pas seulement dans la main des autres ; elle est aussi dans les nôtres, et elle n'en est par suite que mieux assurée." Cette fière revendication, cette affirmation répétée de notre force et de l'action importante que nous entendons exercer en Europe, fera plus pour rassurer les esprits alarmés que toutes les protestations pacifiques de la Triple Alliance.

Et MM. Ribot et de Freycinet avaient pleinement raison de parler comme ils l'ont fait. La France, on ne saurait assez le répéter, est aujourd'hui aussi puissante qu'elle l'a jamais été. Son armée est prête, archi-prête, et supérieure à celle de sa redoutable rivale, l'Allemagne.

Une comparaison entre les budgets de la guerre des deux pays en est une preuve convaincante.

Le budget allemand s'élève pour l'exercice 1891-92 à 596,168,416 fr. En France les crédits proposés par la commission du budget s'élèvent à 644,524,015 fr.

En cinq années l'augmentation des dépenses ordinaires de l'Allemagne est de 88,380,085 fr.

Pendant la même période les dépenses ont passé en France de 555,886,807 fr. à 578,419,515 fr., soit une augmentation de 22,532,708 fr.

Voyons maintenant les effectifs.

En Allemagne les effectifs nets ont passé de 406,626 hommes à 439,139 hommes, soit 22,513 hommes en plus.

En France l'augmentation est de 44,182 hommes, puisque de 422,954 hommes les Français ont passé à 467,136.

On compte en Allemagne 26,575 officiers ou fonctionnaires militaires ; en France 27,181 dont 21,903 officiers proprement dits : ceux-ci sont au nombre de 20,440 de l'autre côté du Rhin.

Pour les hommes de troupe la France est également en augmentation, les effectifs bruts étant de 499,780 hommes en Allemagne, tandis qu'en France ils sont de 510,611. Il en est de même pour les effectifs nets, l'Allemagne possède 459,139 hommes et la France 467,136.

Les Chambres ont repris leurs séances le 15 dernier ; les premières séances ont été fort calmes, et ont été employées à la discussion du budget qui a donné lieu à deux discours très remarquables, et par suite très écoutés, de MM. Paul Deschanel et Poincaré.

Maintenant que l'opposition conservatrice paraît annulée, ou tout au moins désorganisée pour un temps, certains républicains voudraient arriver à faire une république conservatrice, dans laquelle les modérés, qui sont les plus nombreux, n'obéiraient plus à la minorité radicale, dans laquelle la tête ne serait plus obligée de se soumettre aux volontés despotiques de la queue.

M. Constans, le ministre de l'intérieur, est le chef de ces

républicains, il les tient dans sa main. Il a pu réunir et grouper cent-vingt députés qu'il peut faire agir à sa guise. Depuis sa victoire sur le boulangisme, et son succès aux dernières élections générales, l'étoile de ce ministre a considérablement grandi ; il s'est révélé — oiseau rare parmi les républicains — homme de gouvernement avec ses qualités et ses aspirations. Il veut le pouvoir dans toute sa réalité et ne se contente pas des apparences. Son caractère, ses sentiments autoritaires, en font un ministre dirigeant et non un ministre passif ; et pour atteindre son but, pour être le véritable chef d'une majorité obéissante et compacte, il ira jusqu'à faire, sinon des concessions, du moins des avances aux conservateurs auxquels il promettra certainement plus qu'il ne leur donnera.

De graves intérêts vont être débattus pendant cette session ; nos députés vont avoir à prendre connaissance des négociations qui sont intervenues entre notre gouvernement et celui de Russie, et à donner leur approbation à un document, soit traité, soit simple instrument diplomatique, qui fixera ces négociations dans une convention bilatérale. Nos députés ne failliront certainement pas à leur tâche dans une circonstance si importante. Connaissant parfaitement les vœux du pays sur cette alliance, unis tous ensemble par un même sentiment de patriotisme, ils fixeront les engagements de la Russie envers la France et de la France envers la Russie.

Malgré que M. Gladstone et M. John Morley aient formellement déclaré dans leurs derniers discours que l'occupation de l'Égypte rend impossible à l'Angleterre sa liberté d'action, base fondamentale de sa politique extérieure, et que cette occupation l'enchaîne à la Triple Alliance, l'Angleterre ne songe à rien moins qu'à évacuer la terre égyptienne.

"Si les Anglais n'ont pas pu en dix années accomplir leur œuvre de 'régénération de l'Égypte,' nul n'en ignore les motifs ; c'est d'abord parce qu'il n'y avait rien à régénérer, mais seulement à supprimer des dilapidations qu'ils ont en partie remplacées par d'autres, ensuite parce qu'ils ont eu pour objectif, non l'organisation du pays, mais 'l'exploitation du pays.' Ils ont considéré l'Égypte comme une ferme mal tenue, mais pourvue de terres excellentes. Ils s'en sont fait les régisseurs ; ils en sont les maîtres de fait, se réservant d'ergoter plus tard sur la qualité de propriétaires."

Selon son habitude, et comme elle a fait aux Indes et en Birmanie, l'Angleterre s'occupe bien moins de régénérer l'Égypte que de l'absorber. Tous les moyens lui sont bons pour atteindre ce but, et il n'y a pas de réglemens, si anodins qu'ils paraissent au premier abord, dont elle ne se serve pour asservir ce malheureux pays.

Il faudra bien pourtant que cette situation soit modifiée, et que l'Angleterre soit enfin forcée de tenir les engagements qu'elle a pris en 1882.

La France a patienté pendant longtemps ; elle avait trop à faire chez elle et autour d'elle pour rappeler à l'Angleterre que tout doit avoir un terme, même et surtout l'occupation de l'Égypte. Mais, la voilà libre et puissante, et l'Angleterre devra bientôt se résigner à évacuer l'Égypte, et à ne plus y avoir que sa part légitime d'influence.

FEUILLETON

LES SIX MONSIEUR DUBOIS

(SUITE)

Les vraies générosités ne sont pas de la terre.

Or, quand fut criée la liste des numéros vainqueurs, par une de ces malchances qui n'arrivent que dans les romans, aucun des six intéressés ne gagnait rien du tout.

Cependant Rigobert, qui avait été aux nouvelles et s'était chargé des billets de chacun, enfermés sous une enveloppe particulière, revint, l'air tout joyeux, et tendit à Marie cinq billets de mille francs.

— Mademoiselle, vous avez gagné un petit lot, n° 68-570.

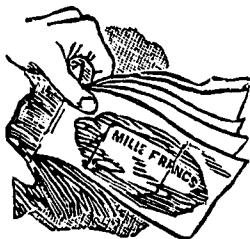
Et Marie, enchantée, battit des mains. Avec cela, elle pourrait poursuivre Didier au bout du monde.

— Cousin Rigobert, dit Saturnin, très grave, nous vous demandons tous un instant d'entretien.

— Sortons, mesieurs.

Dans la rue :

— Rigobert, accusa le docteur, vous avez forfait à la loyauté.



Où sont nos conventions ?

Il était entendu, et juré, que nul ne chercherait à dépasser les autres sur le chemin de la générosité, dans la voie infinie de la munificence.

Vous nous avez tous dépassés aujourd'hui. N'est-ce pas, mesieurs ?

— Oui, approuva Antony.

— Oui, confirma Théodore.

— Oui, sentença Florimond.

— Non !! réclama Rigobert.

— Silence, accusé ! tonna Saturnin.

— Quand Florimond inventait de faire gagner par les cartes à Marie de quoi remédier à sa misère, l'intention était pure, et, tout d'abord, il nous en faisait les honnêtes complices ; et chacun nous avions notre joie d'être utile à celle que nous aimons tous...

— Eh bien — interrompit Rigobert — aujourd'hui, c'est absolument la même chose, sauf que c'est un peu plus cher, et c'est peut-être cela qui vous défrise, beaux cousins ; mais nous n'avons pas compté ensemble, et mes moyens à moi me permettent cette fantaisie.

Deux cent cinquante louis, bagatelle !

J'ai commencé, c'est vrai.

Tout autre aurait pu me prévenir.

Mais vos brèches d'amour-propre sont réparables, et facilement, en vérité, — il y a une loterie par jour dans ce pays de Cocagne.

Faites, si vous le désirez, gagner à Marie tous les gros lots de Nice, je n'y vois pas d'inconvénients.

Qui l'aime me suive, gentlemen ! car c'est aujourd'hui lundi, et vos sottises observations me le faisaient oublier, sur ma parole.

Imitez-moi, dépassez, surpassez-moi !

J'approuverai.

Mais n'insistez plus ; ne revenez pas à vos blâmes, car je serais obligé de vous déclarer que je m'en fiche !

Good morning !

— Dites donc, fit Antony, croisant les bras, est-ce que vous vous fichez de moi aussi ?

— Tout pareil !... quoique je vous garde une certaine gratitude, à cause de l'Allemand. — Vous êtes très fort, ce n'est pas une raison pour être très embêtant.

— Vous connaissez toutes les armes, c'est convenu ; mais moi (je vous en prévient) je ne me bats qu'au para-

tonnerre rougi au feu du ciel... si le cœur vous en dit, *Jam your man, Sir !*

Devant la fougueuse sortie de l'avocat, nul ne répliqua, pas même Antony.

Mais, grâce aux diverses loteries, Marie gagnait quatre fois cinq mille francs, les quatre jours qui suivirent...

Tous avaient tenu à faire autant que Rigobert.

Total : vingt-cinq mille.

Marie remerciait le ciel de son vraisemblable bonheur au jeu. Mais, la vanité satisfaite, les cinq Dubois restaient Gros-Jean comme devant, car nul n'avait pas à se targuer d'un sacrifice d'argent, méritoire dans l'unité peut-être, mais devenu banal en se multipliant.

Théodore y pensa longtemps.

Puis, de la sorte, ils avaient fourni des armes à l'ennemi ; car sa fortune en poche, Marie n'hésita plus.

Elle leur déclara, un soir, qu'elle les remerciait du fond du cœur de tout ce qu'ils avaient fait déjà pour elle, mais qu'elle comptait, après avoir usé, ne pas abuser d'eux.

Elle était résolue à courir, en poste, de ville en ville, cherchant Didier ; à envoyer des courriers, à payer la police, à placarder, s'il le fallait, des affiches de toutes les couleurs, du haut en bas de la Corniche, proposant une récompense honnête à qui retrouverait son fiancé.

Elle allait faire le possible et l'impossible, tout et le reste,

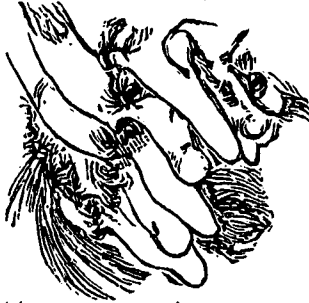
remuer ciel et terre, — elle avait de l'argent...

(Ils firent un nez...)

... Elle avait de l'argent,

— et avec l'argent on guide les événements, on arrête le temps, on gouverne les mondes.

Donc, si par hasard leur route se trouvait parallèle à la sienne, ils étaient les



bienvenus à sa suite...

Sinon, il fallait se séparer, et dès le lendemain.

Le cœur brisé, sans beaucoup plus d'espoir, ils la suivirent quand même.

Elle sortit de France et — sur de fausses indications toujours ; car ses adorateurs s'efforçaient de retarder pour le moins la destinée amère — elle les promena de Monaco à Menton, de Menton à Bordighera.

Ils traversèrent San Remo, Porto Maurizio, Albenga, Varigotti, Voltri, Cornigliano, San Pier d'Arena.

Avec elle ils virent Gênes, Pise, Livourne et s'arrêtèrent à Naples...

Pas de Didier.

C'est là qu'un soir, Saturnin, malade, maigri, pâli, épuisé par cette course effrénée, antihygiénique, à travers la vie et le monde, soupira dans un regret immense :

— Je ne me reconnais plus... Oh ! ma santé, oh ! la sollicitude de mon *je* pour mon *moi*, qu'êtes-vous devenues ?

— Vous êtes puni, mauvais médecin, par où vous avez péché... ricana Rigobert, vous ne vous intéressiez qu'à vous-même, et vous voilà impuissant à guérir votre unique et si cher client. Ce n'était pas la peine de tant étudier.

— Hélas ! soupira Saturnin, c'est vrai, parfois, j'ai des remords, lorsque je songe aux autres...

Ainsi ce malheureux agonisant de Marseille... je l'aurais sauvé sans doute.

Pour vous suivre, mademoiselle, je l'ai laissé mourir, car il est mort maintenant, c'est de toute évidence.

— C'est mal, répliqua durement Marie... qu'avez-vous besoin de me suivre ?

— Ah ! voilà !

— Comment s'appelait-il, ce pauvre homme ? interrogea Théodore, devenu très sensible.

— Attendez, fit le médecin, j'ai son nom inscrit sur mon portefeuille, par là, quelque part, — oui, voilà... Marseille, quai du Débarcadère, 17, Roquentin... Narcisse Roquentin.

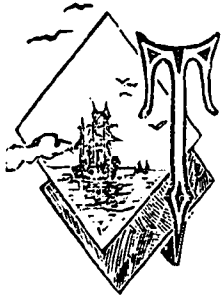
Marie poussa un cri terrible et se leva toute droite.

— L'oncle de Didier! Roquentin, c'est bien cela, je me rappelle à présent... quai du Débarcadère, 17... Je retourne à Marseille, messieurs!

— Retournons, dirent cinq voix mélancoliques.

CHAPITRE X

En mer. — Examen de conscience. — La femme, le ciel et l'eau.



Pour ce qu'ils obtinrent (et grâce à quels stratagèmes encore!) fut que, de Naples, on gagnerait Marseille par la mer; un trajet de trois jours et deux nuits.

A présent, chacun comptait les heures, sentant bien que la fin était proche de l'amoureux voyage.

Sur un bâtiment, entre le ciel et l'eau, les intimités se resserrèrent; dans l'isolement des vagues uniformes, la camaraderie troublante

des sexes différents, de poésie s'imprègne et confine à l'extase.

Or, malgré les dénégations sceptiques, chaque spécimen de l'humaine nature subit ses instants de rêverie et ses besoins d'envolée plus haut, plus loin que les horizons connus, par là où la terre s'oublie...

Qu'espéraient-ils donc encore? Rien. Mais ils reculaient devant l'évidence.

Au matin, le steamer se dégagait du quai, et, machine ronflante, dépassa le môle; successivement il franchit la pointe de l'Enf, la villa Reale, les quais de Chiapa, et, libre dans son allure, gagna au large du golfe, fuyant sous le Vésuve. Et la mer infinie, puissante et pacifique, s'ouvrait dans son mystère aux yeux des passagers...

Le cœur de Marie sautait dans sa poitrine et bondissait au-devant des espoirs reconquis; chaque tour multiplié de la roue bruisante la rapatriait au bonheur qu'elle avait cru perdu.

Jamais exilé ne tendit, après vingt ans, des bras plus impatients vers la côte natale, au lointain pressentie.

La France, Marseille, c'était Didier... car elle commençait à comprendre vaguement qu'elle avait été trompée; l'assurance lui venait de LE retrouver là où seulement elle avait dû s'obstiner dans sa recherche.

A Toulon, à Nice, à Gênes, partout ailleurs, elle était égarée, et tous ces compagnons, en qui elle avait eu foi, la bernaient à leur caprice, la promenaient à loisir dans une complexité masculine qu'elle soupçonnait enfie.

Aussi, malgré la splendeur des matins triomphants, la gloire des couchers d'un soleil immuable, aux aveuglants rayons d'or et de pourpre vive, malgré la chanson berçante de la mer glacée de lune, bleue et calme jusqu'à la tendresse, — farouche elle restait, la jeune fille déçue, devant ceux qui l'avaient trahie.

Elle les méprisait tous, les détestait tous, car chacun avait été fourbe, chacun avait eu sa large part de mensonge et de manœuvres viles.

Elle les tenait loin d'elle, à l'écart, bénissant le hasard des loteries qui lui rendait possibles cette fierté vengeresse et ce déclin de tout.

Avec horreur, un moment, elle songea que si elle était restée pauvre comme jadis, — après les avoir compris et jugés, fatalement elle dépendrait encore, quand même, de

leurs fantaisies, et qu'il lui faudrait peut-être à cette heure prier et supplier, au lieu de dire: Je veux.

Et sa colère en augmentait...

Droite, à l'avant du navire, sévèrement boutonnée dans son manteau de voyage, elle regardait au loin, vers le bat à atteindre, oublieuse d'hier, toute entière à demain.



Et, les Cinq, tête basse, à vingt pas derrière, comme pour le saut qu'on doit aux princes, n'osaient plus approcher.

— Vertu, tu n'es pas qu'un nom! déclara Florimond, d'une façon toute simple.

— Et la fidélité n'est pas l'apanage exclusif des caniches, hélas! soupira

Antony, — car depuis quelque temps Antony soupirait.

Rigobert avait perdu l'accent, tous les accents; Saturnin buvait outre mesure, foalant aux pieds l'hygiène; Théodore, abattu, douait de l'égoïsme.

Et voici comment parlait la voix de l'unique Raison, dans chacune de ces consciences bourrelées:

1. Eh bien, eh bien, Théodore, tu commences à comprendre ce qu'on gagne à faire le papillon dans la lumière des belles, quand on a cinquante ans depuis la Chandeleur.

Que d'argent? que d'argent dépensé et pourquoi, ô mon Dieu?

Pour ne récolter que des chagrins après des amertumes...



Si ta peine seulement t'avait pu maigrir, séduisant personnage, mais non, tout au contraire, la tristesse te gonfle, la douleur te bouffit, le désespoir t'enfle et tu débordes de mélancolie.

Si ce n'était que cela encore, argent perdu, vanité blessée, concupiscences trompées, mais il y a autre chose, oui,

autre chose en plus...

Aïe, aïe!... il faut bien l'avouer, ton cœur est pris et sérieusement, cette fois!

C'est enfin la revanche, la revanche de la vie, de toutes tes duretés, de tes rires idiots, lâchés sur les faiblesses d'âmes...

Tu te croyais si fort, bourgeois; d'une écorce si dure...

Et bien! une main légère de femme a gravé, et profond, son nom sur cette écorce; et il te faudra trois fois changer de peau pour que ce nom s'efface.

Théodore... tu es amoureux!...

Ah! ah! ah! Théodore, où sont tes théories? où donc ton arrogance, et ton joyeux mépris de tout ce qui ne se vend pas au poids, sachant te faire donner la bonne mesure?...

Théodore... à ton âge!... petit effronté, va!...

Théodore, tu vieilliras avant d'avoir oublié!

Et c'est toi qui l'as voulu, Théodore! Tu as tendu la patte à tes propres embûches, imbécile...

Tu auras beau mettre des compresses de billets de banque sur ton cœur, il te fera mal longtemps... car c'est un cœur d'homme, de vilain homme assuément... mais d'un homme, ma'gré tout.

Or, tôt ou tard, il faut aimer; qui dit aimer dit souffrir.

Tôt est passé, Tard est venu,
Bien du plaisir, Théodore!

2. Mon ami Saturnin — lui criait sa conscience — tu avais, et avec des préméditations d'un quart de siècle, choisi, comme objectif, dans l'existence, et comme but de toutes tes pensées, le soin et le bien-être de ta propre personne.

Tu avais à la science, un par un, arraché ses secrets, pour prémunir ton moi physique contre toutes les agressions morbides, toutes les rencortres délétères des atomes et des miasmes infectieux flottant par les terrestres atmosphères... Et, répétant l'ancien précepte, t t'étais fait, à grand-peine, une âme saine dans un corps sain.

Mais tu savais aussi que les maladies de l'âme intéressent l'économie du corps et lui sont contagieuses... et tu soignais ton âme, là maintenant dans un repos interrompu, par toi-même ordonné.

Et ces deux associés, l'âme et le corps, tu les menas à bien, sans secousse, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans.

Tu étais rose et gras, d'un aspect engageant; un canibale t'eût payé un poids de poudre d'or.



Prends ton miroir à présent. Saturnin, tu es hâvre, blême, défait, mal en point et, seul, un loup, après trois mois d'hiver, se risquerait à tes os...

— Ce n'est pas ma faute, crie le corps, c'est l'âme...

Que répond l'âme?

Rien.

Confuse, elle avoue son crime par son silence.

Voyons, docteur, comment nommes-tu cela?

Ivresse, alcoolisme, troubles mentaux, névrose, manie, monomanie, folie, paralysie cérébrale, idiotisme!

— Non, se répondait Saturnin à lui-même, cela s'appelle l'amour.



3. Avocat Rigobert, maître Dubois, défendez votre cause, si défendable elle est. Vous qui promenez à travers les peuples votre incurable spleen, réduit à contre-faire, pour vous distraire

un peu, les intonations entendues ça et là, à l'instar des cacatoès enchaînés sur les quais du Havre; vous qui vous croyiez irrésistible avec votre belle barbe blonde, vous ne vous ennuyez plus, hélas! vous trahissez l'Angleterre et l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, et votre amour-propre de joli garçon saigne par tous les pores de votre aimable visage.

Avouez-vous?

— J'avoue.

— Et tout cela parce qu'une jupe a passé devant vous.

Don Juan naïf, vos Elvires sont vengées...

Vous voilà fêru de passion pour une petite bourgeoise de Levallois-Perret, pas même d'Asnières, pour une gamine qui se moque de vous.

Car elle se moque de vous!

Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— De plus, vous qui prétendiez, par droiture de caractère, par magnanimité naturelle, par raffinement de principes, vouer votre vie au juste, au droit, au vrai, — vous qui cherchiez depuis dix ans la cause uniquement pure au monde pour la faire triompher, — vous avez employé les ressorts

de votre noble intelligence à tromper, de connivence avec des drôles, cette même femme que vous adorez.

Vous l'avez conduite par de tortueux chemins, où toute autre innocence, moins fière et moins solide, se serait en bourbée, d'impasse et d'impasse, de guet-apens en guet-apens. Allons, qu'en dit votre ancienne morale?

— Je me juge et me blâme... Si seulement j'avais réussi!...

— Voilà qui est bien et qui montre que vous êtes perverti définitivement. Nous aussi nous vous jugeons, nous vous blâmons et nous vous condamnons...

— A quoi?

— A continuer.

— Merci!

4° Matériel et puissant Antony... il y a donc quelque chose de plus fort que la force?

Tes muscles à l'épreuve de la haine t'ont trahi dans le beau combat d'amour.

Marie ne t'aime point, ne t'amera jamais.

Tu l'auras suivie, comme un ours apprivoisé, pour la voir tomber, radieuse, aux bras d'un autre.



Tu t'es allié avec quatre pantins d'uns de ténébreuses infamies..

Tu aurais dû, le premier jour, les écraser tous, avec tes vastes poings, et l'enlever Elle, en la serrant si fort, qu'elle ne t'échappe pas.

Bah! sitôt rencontrée, elle t'a ensorcelé, la magicienne, avec le premier regard de ses

immenses yeux, et tu as pris des chemins de traverse, comme les faibles qui sont lâche.s

Enfonce-toi les ongles dans la peau, meurtris-toi la poitrine, ta superbe poitrine, que tu te figurais impénétrable au fer, inaccessible aux coups.

Un doigt de femme t'a traversée, et ce doigt t'a brûlé le cœur, et tu souffres et tu ne te vengeras même pas; car si tu te vengeais, tu souffrirais encore plus, de ta vengeance même.

Enfin... Roland, comte d'Angers, neveu de Charlemagne, devint fou furieux, aux dédains d'Angélique... Si cela peut te consoler...

5° Sifflé par ta conscience! poète-comédien, Florimond lamentable.



A quoi sert ton habitude d'échafauder des dramatiques scènes, de faire parler aux passions leur langage sublime, d'avoir la voix qui charme ou terrifie, le geste qui captive, de détailler la prose, de chanter les vers, si, dans la vie réelle, tu ne sais même pas conduire une intrigue amoureuse et te faire écouter des vivantes héroïnes?

Fatras, galimatias! à bas les rêves... meurent les conceptions folles, les déliantes imaginations!

— Quel gamin de vingt ans m'enseignerait l'art de plaire et de trouver les mots qui sont compris des femmes?

Je renonce à tout, à la couleur des adjectifs, à la recherche des sonorités habiles, des métaphores imprévues...

(A suivre)

MAURICE MONTEGUT

